

FEU

12
LE CAPITAINE OCTAVE

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

MM. ÉDOUARD PLOUVIER ET JULES ADENIS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE,
le 19 mars 1859.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—
1859

Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés.

76022.

Distribution de la Pièce.

OCTAVE D'AUBRYON, jeune officier....	MM. LAFONTAINE. NERTANN..
CÉSAR D'AUBRYON, son cousin.....	PARADE.
LA GOMTESSE JULIA DE BRÉHAULX..	M ^{me} LAGRANGE.
JEANNE, sa femme de chambre.....	M ^{lle} ULRIC.

FEU LE CAPITAINE OCTAVE.

Un boudoir élégant chez la comtesse de Bréhault, occupant deux plans du théâtre. Le second plan est coupé; à droite et à gauche, dans l'angle, deux portes ouvrant sur le salon du fond. Au fond, une cheminée surmontée d'une glace sans tain et sur laquelle un candélabre à deux branches est allumé. A droite de la cheminée, un piano; à gauche, un petit meuble. Au premier plan de droite, une fenêtre à balcon auprès de laquelle est un petit meuble offrant tout ce qu'il faut pour écrire. En face, la porte de la chambre à coucher. Sur le devant, un canapé. Aménagement moderne d'un grand goût; détails artistiques. Sur le petit meuble, près de la fenêtre, une lampe allumée.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE, puis LA COMTESSE.

JEANNE. Au lever du rideau elle est seule en scène auprès du petit meuble.

Dix heures! et Madame n'est pas encore prête! Il faut pourtant que je m'habille aussi, moi!.. moi aussi je vais au bal.

LA COMTESSE, sortant de sa chambre, premier plan à gauche, vêtue en paysanne béarnaise, et venant se regarder dans la glace du boudoir.

Quel temps il m'a pris ce coiffeur pour me rendre horrible! (A Jeanne.) N'est-ce pas, je suis horrible?

JEANNE, tranquillement *.

Mais non, Madame.

LA COMTESSE, à elle-même.

Tiens! elle ne m'étouffe pas avec l'encens des louanges, ma nouvelle camériste! J'aime assez cela. (Haut.) Mais ce costume de paysanne béarnaise que vous aviez eu l'idée de mettre à votre entrée chez moi, avant-hier, et qui m'a tant plu que je l'ai vite fait copier, vous devez au moins le trouver joli?

JEANNE.

On ne peut pas dire que Madame soit mal; mais Madame avouera que c'est là un costume trop simple! Qui est-ce qui devinerait que Madame est comtesse?

LA COMTESSE.

Le malheur est qu'au bal où je vais, un costume campagnard est de rigueur. Quel temps fait-il?

JEANNE, à la fenêtre.

Le temps est beau! il y a assez d'étoiles; mais il fait un grand

* C. J.

vent. Voilà un jeune homme dont le chapeau s'envole!.. On donne aussi un bal en face, où il y a un balcon?

LA COMTESSE, distraitement.

Chez madame d'Arranges, oui; j'y viendrai vers la fin de la nuit.

JEANNE.

Une vieille dame descend de voiture pour se rendre à ce bal! Bon! le jeune homme rattrape son chapeau dans les jambes de la vieille dame.

LA COMTESSE.

Il ne me manque plus rien, n'est-ce pas, petite? (Elle s'assied.)

JEANNE.

Rien que les petits sabots... les voici! (Elle se met en devoir de chausser la comtesse.) Vraiment Madame a le pied presque aussi petit que moi.

LA COMTESSE, à elle-même.

• Elle est d'une naïveté touchante.

JEANNE.

C'est le tour de l'autre, s'il plaît à Madame? Ah! mais, je n'ai des pieds qu'à peine ce qu'il en faut, moi! c'est ce qui fait qu'en Béarn un sorcier m'a prédit que je ferais un riche mariage.

LA COMTESSE.

Et vous y comptez?

JEANNE, étonnée.

Sur quoi faudrait-il donc compter, grand Dieu!.. Est-ce que Madame rentrera changer de costume pour son second bal?

LA COMTESSE, se levant*.

Ah! peut-être!.. Pourquoi?..

JEANNE.

Dame! c'est que... on en donne tant cet hiver, que j'en ai ma part... et ayant reçu une invitation pour ce soir...

LA COMTESSE.

C'est vrai; vous me l'avez dit, je l'avais oublié.

JEANNE.

Même que Madame m'a donné une robe de bal à elle... Je l'ai essayée, j'ai l'air d'une duchesse.

LA COMTESSE, s'asseyant à droite.

C'est qu'elle vous va très-bien, cette robe! Moi, je n'avais l'air que d'une baronne... Après ça, l'air que nous avons ne nous vient guère de nos titres!

JEANNE.

Oui, c'est ce que je me dis en passant devant les miroirs!.. Et l'on doit venir me prendre; un M. de Saint-André, un homme magnifique, à ce qu'on m'a dit.

LA COMTESSE.

Oh! vous êtes une personne bien heureuse.

* C. J.

JEANNE.

Ce sera un bal très-bien ! Un bal par souscription, d'abord, c'est toujours très-bien... et même qu'il y a au bas des lettres d'invitation : « On s'est entendu avec un grand restaurant.... qui restera ouvert toute la nuit. »

LA COMTESSE.

Et vous n'êtes pas encore habillée ?

JEANNE, riant.

Dame ! c'est que la femme de chambre de Madame, c'est la mienne aussi, et...

LA COMTESSE.

Vous me renvoyez, c'est juste ! et je vous promets de partir bientôt. Allez donc vous habiller, ma fille... et quant à mon deuxième bal, comme il est également travesti, j'irai dans ce costume. Vous avez donc votre nuit.

JEANNE.

Ah ! comme Madame est bonne ! (Fausse sortie.)

LA COMTESSE.

Croyez-vous que vous vous plairez ici ?

JEANNE, revenant.

Mais joliment... (Se reprenant.) Si j'ai le bonheur de plaire à Madame.

LA COMTESSE, souriant.

Jusqu'à présent vous me convenez, et je veux avoir pour vous tous les égards dus... à une compatriote de Henri IV.

JEANNE.

Ah ! oui, un roi... très-aimable ! On m'en a parlé ; mais je suis trop jeune pour l'avoir connu. — Papa, je ne dis pas ! — Du reste, Madame me plaît beaucoup.

LA COMTESSE, se levant.

Ah ! en ce cas, vous me donnerez ma sortie de bal, n'est-ce pas ? et mon éventail.

JEANNE.

Tout de suite, Madame. (Elle sort à gauche.)

SCÈNE II.

LA COMTESSE, seule.

En vérité, M. d'Aubryon tarde insolemment ce soir ! que ferais-je bien en l'attendant ? Reprenons ma lettre interrompue à ma vieille amie... Où en suis-je restée ? Voyons. (Elle s'assied près du petit meuble et lit.) « Je continue à être la proie d'un ennui... illimité ; quand une veuve en est là, c'est sans remède, il faut mourir... ou se remarier ; et comme mon Sigisbé est infatigable, un jour qu'il pleuvra, mon ennui étant arrivé à l'exaspération, je ferai le bonheur de cet excellent homme. Qu'avais-je donc rêvé pourtant de si introuvable ? Un monsieur suffisamment né, de trente à quarante ans, d'une figure qui n'ait rien de banal. Je tiens, il est vrai, à une tournure distinguée... Quelle est la

femme qui n'y tient pas?.. Je désire une intelligence d'un tour original; j'aimerais que mon prétendant idéal eût le sentiment des arts et de la poésie... Et quand on pense que je n'ai trouvé que des à peu-près bêtes comme tout! » (S'interrompant.) M. d'Aubryon vient bien vite! (Reprenant.) « Je me demande alors si c'est ma faute, et si je ne suis pas une petite femme bien repoussante?.. Je n'ai qu'un peu plus de vingt ans; les gens les plus sérieux affirment que je suis charmante; on me nomme la comtesse de Bréhault; née d'un père breton et d'une mère italienne, je sens en moi leurs deux natures; je dois aimer avec passion; mais je m'obstine à ne vouloir aimer que l'homme esquissé plus haut. Me voilà trait pour trait. Y a-t-il là de quoi épouvanter cet exécrationnable sexe auquel nous avons la lâcheté de penser de temps en temps? (On entend le roulement d'une voiture, puis le bruit à distance d'une musique de bal.) Je t'écris au moment de partir pour le bal. » Tiens! on danse déjà chez madame d'Arranges. (Elle ouvre la fenêtre pour regarder au dehors; la musique s'entend mieux.) Quel ciel étoilé! et il fait très-doux malgré le vent; le printemps est en avance. (Elle reprend sa lettre; en ce moment Jeanne reparait venant de gauche.)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, JEANNE.

JEANNE, restant à la porte.

Madame, il y a un berger...

LA COMTESSE, enveloppée par le vent.

Oh! Mademoiselle, fermez vite!.. quel courant d'air!.. (S'apercevant que la lettre qui était sur le petit meuble vient de s'envoler par la fenêtre.) Mon Dieu! ma lettre! l'affreux appartement... je le quitterai!..

JEANNE, s'avançant et passant à droite.

Madame?..

LA COMTESSE.

Mais courez donc après ma lettre!.. elle était là, le vent l'a enlevée!.. descendez vite!..

JEANNE.

Je cours, Madame!.. (Elle prend la lampe qui est sur le petit meuble et sort à droite.)

SCÈNE IV.

CÉSAR, LA COMTESSE*.

CÉSAR, entrant par la gauche et saluant; il parle avec volubilité, d'un air effaré et agité; en allant et venant, touchant à tout, changeant de siège à chaque instant et se retournant toujours comme mû par un ressort quand la comtesse lui parle.

Un costume campagnard étant de rigueur, j'ai pris celui du

* La c. Cés.

berger, comme se rapportant à mon tempérament, à ma fidélité, et j'y ai ajouté la flûte, dont je sais tirer des sons.

LA COMTESSE.

Vous voilà, monsieur d'Aubryon, bonsoir!.. Vous n'êtes en retard que de trois heures, savez-vous!.. (Elle s'assied à droite.)

CÉSAR.

Oh! oh! oh! mais non! mais non!.. Je veux dire qu'il est inouï que vous soyez prête, et voilà mon malheur... Mais telle est mon étoile!.. je suis la victime de toutes les fatalités... (S'arrétant.) Changeons de conversation... Vous ne soupçonnez pas la cause de mon retard? on ne devinerait jamais ce qui m'arrive? c'est prodigieux! c'est de la fable! ça ne s'est jamais vu!

LA COMTESSE, très-tranquillement et allant s'asseoir sur le divan, à gauche*.

Vous me donnez le frisson.

CÉSAR.

André, mon faquin d'André, mon fripon de valet de chambre qui m'habillait tout de travers, pour aller plus vite à un bal par souscription. Je lui ai défendu de sortir... l'explication a été vive. J'ai agi avec vigueur; mais je lui ai laissé un livre pour se distraire... *L'Esprit des lois*. C'est à peine s'il m'a dit merci!

LA COMTESSE.

Votre valet de chambre s'appelle Saint-André?

CÉSAR.

André, oui; seulement ce n'est pas un saint, oh! mais non! mais non!... ce n'est pas celui du calendrier! — Tiens! j'aime assez ce mot-là... je n'en tire point parti, mais c'est miraculeux, j'ai quelquefois de l'esprit.

LA COMTESSE.

Oh! Dieu! je crois bien, c'est à faire frémir... Et pourquoi avoir empêché ce pauvre garçon d'aller au bal?.. (A part.) Avec ma camériste, sans doute...

CÉSAR.

Oh! Madame, c'eût été le monde à l'envers!.. Et qui donc m'eût aidé à passer mon second costume pour le bal de madame d'Arranges?

LA COMTESSE.

[Bien! mais si nous n'y allons pas? (Elle se lève et passe à droite.)

CÉSAR.

Grands dieux!..

LA COMTESSE.

Et puis, voyez quel homme vous êtes, monsieur d'Aubryon! vous ne m'avez pas encore regardée!.. Allons! faites un effort! asseyez-vous et dites-moi comment vous me trouvez!.. (A part, en se tournant comme pour se faire voir.) Jeanne ne me rapporte pas ma lettre...

* Cés. la comt.

CÉSAR, assis sur le canapé.

Comment je vous trouve?... moi, moi, votre fidèle berger?... Oh! oh!... Et à quel pays appartient-il ce costume ravissant?... (Il se lève.)

LA COMTESSE.

A celui de ma nouvelle femme de chambre qui est du Béarn, et que vous n'avez pas encore vue.

CÉSAR.

Non, ah! oui! bon!.. Vous avez donc définitivement renvoyé Fanny?..

LA COMTESSE.

Décidément.

CÉSAR.

Suis-je assez malheureux!

LA COMTESSE.

Non, pas assez! mais pourquoi?

CÉSAR.

Rien n'eût été plus épouvantable ni plus charmant!.. J'avais mis Fanny dans mes intérêts, et elle devait m'aider un jour à vous compromettre, puisque c'est le seul moyen de vous décider à m'épouser.

LA COMTESSE, riant.

Ah!.. — Eh bien! essayez; je vous le promets! quoi que vous fassiez, vous ne sciez jamais compromettant.

CÉSAR.

Ah! prenez garde, Madame, ne me défiez pas. Je me connais, quand on me défie, je ne me connais plus.

LA COMTESSE, à part, en s'asseyant.

Je voudrais pourtant ravoir ma lettre. (Haut.) Tâchez donc de vous rassoir, monsieur d'Aubryon, faites cela pour moi?..

CÉSAR, s'asseyant sur la chaise placée près du canapé.

Me voilà assis, vous voyez! toujours prêt aux plus grands sacrifices!.. (Se levant.) Changeons de conversation... Avez-vous eu beaucoup de visites aujourd'hui?..

LA COMTESSE, se levant.

Quelques-unes!.. Tiens, à propos, on a parlé de votre cousin d'Aubryon. (A ce nom César fait un bond sur sa chaise.) Eh bien! qu'avez-vous donc?..

CÉSAR.

Moi, rien, oh! rien!.. c'est un effet nerveux!.. Rien qu'au nom d'Octave... (il saute.) Et tenez, voyez-vous, même prononcé par moi, je ne puis retenir ces mouvements!.. ça n'a pas le sens commun... mais c'est dans ma nature... ça tient aux rapports que nous avons eus ensemble.

LA COMTESSE.

On disait que M. Octave d'Aubryon... (César saute.) était du nombre de ces officiers... je ne sais plus de quel régiment... qui ont péri dans un des derniers engagements en Crimée.

CÉSAR.

Ah ! mon Dieu !.. (il se met à rire et se lève.)

LA COMTESSE.

Comment, vous riez?... on le disait charmant, ce d'Aubryon-là!.. et vous riez?...

CÉSAR.

Mais non!.. mais non! au contraire... Ah! oui, charmant*! Je voulais toujours vous le présenter... ce sera plus difficile maintenant... (il pleure. A part.) A-t-il assez empoisonné ma vie. (il rit tout en se retournant vers la comtesse.) Hi! hi! hi! comment!.. Vraiment, Madame, ce cher Octave n'est plus... hu! hu! hu!.. (il pleure.) Je le pleurerai toute ma vie, hi! hi! hi!.. (il rit et il pleure en même temps, puis s'arrêtant tout à coup.) Parlons-nous, il est tard! l'orchestre nous appelle.

LA COMTESSE, à part.

Jeanne aura gardé ma lettre. (Haut.) Allons, partons, puisque vous le voulez. (Elle prend le bras de César qui danse malgré lui en se dirigeant vers la droite.) Hé bien! la, franchement, vous avez une façon de regretter vos parents tout à fait touchante! vous m'attendrissez à un point...

CÉSAR, en sortant.

Mais non! mais non!.. (Gaïement.) C'est si désolant, si malheureux!.. Changeons de conversation. (Ils sortent par la droite; au moment où César paraît derrière la glace sans tain, cherchant l'entrée du salon. Octave paraît à gauche, lorsque la comtesse et César sortent par la droite.)

SCÈNE V.

OCTAVE, seul, costume d'officier, une lettre ouverte à la main.

Ce doit être ici! (s'avancant.) Oui, voilà la fenêtre par où la lettre s'est envolée... Singulière maison; la porte d'entrée ouverte!.. dans l'antichambre, dans ce salon, dans ce boudoir, personne!.. Hé bien, ma parole d'honneur, c'est fâcheux, car l'être rare qu'on demande ici.. (Se touchant la poitrine.) le voilà. (Rollant dans sa lettre.) Hum!.. hum!.. nous disons: «Un monsieur suffisamment né...» (A lui-même.) Comment donc, je suis extrêmement né, moi!.. (Lisant.) «De trente à quarante ans.» Je n'en ai que vingt-huit, moi. Je vais m'ajouter trois ans, je m'en ôterai six plus tard. (Lisant.) «L'intelligence!» — Il en faut une un peu hardie, Madame, pour arriver ici comme j'y arrive. Quant à la poésie... Ah! Madame, nous nous connaissons, elle et moi! Lorsqu'en Crimée, la nuit, tout mon camp dormait, s'il m'arrivait d'être un peu triste, en me disant : demain, à la même heure, j'aurai peut-être cessé de vivre... loin de la France, je tirais de ma poche un volume de vers, et j'en pourrais redire qui m'ont consolé... (Revenant au ton précédent.) Ainsi donc, Madame, c'est moi que vous attendiez, c'est clair comme le jour. (Relisant la

* Cés. la comt.

lettre.) « Né d'un père breton et d'une mère italienne, je sens en moi leurs deux natures!.. » Bah! pourvu qu'il y en ait une de bonne! « Quand une veuve en est là, il faut mourir où se remarier, » pauvre petite femme, elle a beau être veuve!... elle n'est pas heureuse. Et quand je pense que le temps n'a qu'à se mettre à la pluie, Madame, pour que vous épousiez un monsieur quelconque, parce qu'il est là tous les jours! quel meurtre!.. Je ne suis pas là tous les jours, moi!.. j'arrive au bout de vingt-huit ans, mais comme j'arrive!.. — Ah ça! voyons donc? est-ce permis?.. est-ce possible, ce que je viens faire ici? est-ce que je ne me suis pas laissé conseiller par le punch du colonel?... et ne vaudrait-il pas mieux battre en retraite... tandis qu'il en est encore temps?... il me semble que oui... (Voyant s'ouvrir la porte à gauche.) Une robe, trop tard!..

SCÈNE VI.

OCTAVE, JEANNE, en toilette de soirée*.

JEANNE, sans voir Octave; elle laisse tomber son éventail en traversant la scène; elle met ses gants et se dit à elle-même.

Ma foi, Madame à bien raison!.. l'air noble que nous avons ne nous vient pas de nos titres!

OCTAVE.

Madame!

JEANNE.

• Quelqu'un!

OCTAVE, ramasse son éventail.

Madame, votre éventail que vous laissez tomber.

JEANNE, se levant.

Monsieur, c'est vous qui êtes monsieur de Saint-André?..

OCTAVE.

Non, Madame, je l'avoue, je ne suis pas M. de Saint-André... mais je suis... moi...

JEANNE, à part.

C'est un joli homme. (Haut.) Mais c'est M. de Saint-André que l'on devait envoyer me prendre, pour me conduire au bal, et M. de Saint-André, jamais je ne l'ai vu... tandis que vous... je ne vous ai... jamais vu... et alors...

OCTAVE.

Je comprends qu'à l'heure qu'il est, cette visite vous étonne un peu, surtout faite par un homme qui n'a pas l'honneur d'être très-connu de vous; mais, mon Dieu, c'est le carnaval, madame la comtesse, c'est le carnaval; en carême, je ne serais pas venu.

* Oct. Jeanne.

JEANNE, saluant.

Monsieur !.. (A part.) Il me prend pour une maîtresse ! (Haut, miaudant.) Mon Dieu, Monsieur, ce que vous me dites là, c'est assez farcé !.. (Octave fait un bond.) Mais comment se fait-il que ne... connaissant pas la comtesse de Bréhaulx, vous arriviez chez elle de la façon que vous y arrivez ?

OCTAVE, à part.

Oh ! quelle phrase ! ça m'a tout étourdi !.. Mais que je suis niais !.. par sa mère elle est presque étrangère... et j'ai vu beaucoup d'étrangers distingués écrire purement le français et le parler d'une façon très... très-farce.

JEANNE, à part.

Lui dire qui je suis avec une si belle robe, ce serait m'humilier !.. me croirait-il, d'ailleurs ?.. (Haut.) Vous ne me répondez pas, Monsieur, et je veux savoir la vérité, moi, je le veux...

OCTAVE, à part.

Avec une obstination bretonne, n'est-ce pas ? (A part.) La nature du père, très-bien. (Haut.) Mon Dieu ! Madame, qu'est-ce que vous diriez si je vous avouais... — Oh ! c'est beaucoup d'audace et beaucoup de vanité... que j'aie osé venir vers vous pour tenter de remplir... les conditions du programme.

JEANNE, à part.

Les conditions du programme ! ça doit être un compliment. (Haut.) Je vous dirai que vous êtes trop aimable !

OCTAVE.

Vous vous moquez peut-être de moi, Madame ; n'importe ! j'irai jusqu'au bout de mon audace !.. Tout à l'heure, je sortais de chez mon colonel, qui a l'esprit de demeurer en face, et j'allais m'habiller pour un bal... Vous aimez le bal, Madame ?

JEANNE.

Avec passion, Monsieur !.. Nous autres du Midi, nous aimons...

OCTAVE.

Vous aimez tout avec passion ! (A part.) La nature de la mère à présent, bravo ! (Haut.) Je sortais donc de chez mon colonel, avec des camarades, lorsque tout à coup la confidence de vos regrets, de vos rêves, de vos aspirations, tout cela descend pour moi du ciel... (A part.) par ce balcon. (Haut.) Je me jure alors de vous connaître. Un moyen naturel m'est offert, celui d'une restitution... Je n'hésite pas... j'accours... j'entre ici..

JEANNE.

Bien drôlement.

OCTAVE.

Bien drôlement. (A part.) Oh ! ces étrangères !.. (Reprenant.) J'entre chez vous ; oui, Madame ! pour vous dire : Non, Madame ! ce que vous avez rêvé n'est pas introuvable !

JEANNE, à part.

Qu'est-ce que j'ai donc rêvé ?

OCTAVE.

Car il y a une Providence, Madame ! il y a une Providence !

JEANNE.

Oh ! ça, oui, Monsieur, j'y crois ferme, moi.

OCTAVE, à part.

Les vieilles croyances bretonnes ! Sang paternel ! Bon !... (Reprenant.) J'ai de la naissance, j'ai de la fortune ; qu'est-ce que cela d'ailleurs auprès du but idéal vers lequel tendent nos âmes !

JEANNE, à part.

Il parle bien !.. Si on le comprenait.

OCTAVE.

Mais, l'essentiel d'abord, n'est-ce pas de nous connaître ?.. Le voulez-vous, Madame ?

JEANNE, traversant et allant s'asseoir sur le canapé.

Certainement, Monsieur, je serais charmée de faire votre connaissance ! (Nouveau mouvement d'Octave.) Asseyez-vous donc, je vous prie ?

OCTAVE, s'assied sur le siège où César a oublié sa flûte de berger ;

et se relève brusquement.

Oh ! (A part.) Une flûte assise à ma place ! — Pourquoi ? (Il prend la flûte et la dépose sur le fauteuil placé près du petit meuble. Haut.) Je disais donc qu'il fallait d'abord nous connaître. Moi, Madame, je sais à qui je parle ! Je sais qui vous êtes aussi bien que vous-même. (Jeanne rit.) Vous riez, Madame ! mais cela ne m'épouvante pas !.. J'étais à Malakof, Madame ! Et je dis qu'il est juste que vous sachiez qui je suis. Je me nomme Octave d'Aubryon ; ma position est celle de capitaine.

JEANNE.

Capitaine ! à votre âge, c'est superbe !.. Y a-t-il longtemps que vous êtes au service ?

OCTAVE.

Il y a déjà un certain temps !

JEANNE, étourdissement *.

C'est comme moi. (Elle se lève.)

OCTAVE, se levant et comme s'il avait mal entendu.

Madame ?...

JEANNE, passant à droite **.

Ah ! pardon !.. Je veux dire que si j'avais été homme, j'aurais voulu servir mon pays, lui donner mon bras, mes deux bras, tout mon sang !

OCTAVE, à part.

En avant la nature du père !..

* J. Oct.

** Oct. J.

JEANNE.

Et que vous irez loin !

OCTAVE.

Je n'ai pas d'ambition... (A part.) Et le programme donc, ne l'oublions pas ? (Haut.) A quoi bon la gloire ? A charmer le vulgaire ! Eh ! mon Dieu ! comme dit le poète : (Déclamant.)

Objet de ses amours frivoles,
Ne l'as-tu pas vu tour à tour
Se forger de frêles idoles
Qu'il adore et brise en un jour.

(A part.) Elle ne saisit pas. J'ai peut-être mal dit ; c'est mon épée qui me gêne. (Il la dépose sur le petit meuble placé près de la cheminée à gauche.)

JEANNE, à part.

Dieu me pardonne ! il m'a tutoyée !.. Saperlotte ! j'ai été courtisée par des militaires, mais jamais je n'en ai rencontré un pareil. (Haut, au moment où Octave va continuer.) Mais, au bout du compte, qu'est-ce que ça veut dire tout ça ?

OCTAVE, étonné.

Cela veut dire, Madame, que je viens pour... vous aimer...

JEANNE.

Ah ! enfin, je comprends ! et puis ?..

OCTAVE.

Et puis... pour être aimé de vous.

JEANNE, à part.

C'est un très-joli homme ! (Haut.) Et puis ?..

OCTAVE.

Et puis... Comment « et puis ? » (A lui-même.) En vérité cette étrangère est étrangère... à tout !.. (Haut.) Qu'arrive-t-il quand on s'aime ?.. On échange son nom comme sa fortune, son avenir comme son âme...

JEANNE, à part.

Ah ! j'y suis ! c'est le mariage prédit à mes petits pieds. (Haut.) Vous avez beau dire, allez ! tout ça est tout de même cocasse.

OCTAVE, à part.

Voilà qui devient fantastique !

JEANNE, finement.

Mais, capitaine, une supposition ? Si je n'étais pas comtesse, m'offririez-vous tout de même votre noble main ?

OCTAVE, distrait.

Pouvez-vous me le demander ?..

JEANNE, traversant *.

Eh bien ! à la bonne heure !.. Vous avez du cœur, vous !

OCTAVE, la regardant et à lui-même.

Est-elle comme je la vois ? La vois-je comme elle n'est pas ?

* J. Oct.

Est-ce un mirage? Est-ce un effet de punch? Et cette supposition : « Si je n'étais pas comtesse? »

JEANNI, l'observant.

Il calcule quel jour le mariage peut se faire.

OCTAVE.

Ah! ma foi, comtesse ou non... elle est jolie! (Haut.) Votre cavalier ne paraît pas, Madame?... Voulez-vous, qu'en l'attendant, nous fassions un peu de musique?... Vous plaît-il que je vous accompagne?

JEANNE.

Au bal?

OCTAVE.

Au bal, au piano, au bout du monde.

JEANNE.

J'aime mieux que ce soit au bal!.. Je vais finir de m'habiller et je vous rejoins. . Attendez-moi. (Elle remonte près de la cheminée. — Au moment de sortir elle lui présente sa main gauchement.) Eh bien! vous ne me baisiez pas la main? (Elle lui tend.) Ça se fait!

OCTAVE, précipitamment.

Oh! Madame!.. (Elle lui présente la pomme de la main; Octave le lui fait remarquer; alors elle lui présente le dessus et Octave la lui baise.)

JEANNE, à part.

C'est un superbe homme! (En sortant à gauche.) A bientôt! petit gaillard!

SCÈNE VII.

OCTAVE, puis CÉSAR.

OCTAVE.

Hein? comment m'a-t-elle appelé?... Oh! voilà des manières bien plus étranges qu'étrangères! Je n'aime pas ça! Sans compter que j'ai rempli les conditions, moi, tandis qu'elle... Et puis je ne veux pas qu'on m'appelle petit gaillard, moi; je n'aime pas ça! Ah! ma foi! je renonce à la partie!.. Je suis joueur, mais j'aime à perdre de temps en temps. Avant que l'aventure s'aggrave, je vais me dégager poliment... Et... où donc ai-je mis mon épée (il aperçoit les pantoufles de la comtesse oubliées à la première scène, et il en prend une.) Oh! la jolie mignonne pantoufle!.. Ah ça! mais ceci n'appartient pas au pied avec qui je viens de causer? Il m'a paru fort joli; mais le pied de ces pantoufles-ci... diable!.. Il y a donc une autre femme ici?... (Il met la pantoufle dans sa poche. — Un bruit de pas à droite.) Quelqu'un! Et ce pas, n'est pas le pas de la pantoufle; c'est celui d'un homme!.. M. de Saint-André, sans doute! (il remonte la scène jusqu'à la porte de gauche.) Que faire? Ce que font les grands diplomates dans les grandes occasions : Rien!.. Ah! si .. on dit qu'ils observent; observons!.. (il sort à gauche.)

CÉSAR, à voix basse, rentrant par la porte de droite.

C'est étonnant! C'est impossible! Ça dépasse toute croyance;

elle ne veut pas rester au bal ! Je la ramène !.. Elle me congédie... et se retire dans sa chambre ! On n'a jamais rien vu de pareil !... Ah ! elle m'a défié de la compromettre ! Eh bien ! l'instant est venu ! Je vais frapper un grand coup !... (Il se heurte à un fauteuil.) Aïe !.. (La main sur le fauteuil.) Qu'est-ce qui est là ?.. Ma flûte qui me manquait tant au bal !.. Bon ! bien ! parfait !.. Les dieux sont pour moi !.. Ah ! elle m'a défié de la compromettre !.. Voilà le moment !.. Du salon de madame d'Arranges on me verra sur ce balcon, et on m'entendra peut-être... Allons ! et guettons l'instant favorable. (Il ouvre la fenêtre du balcon et disparaît.)

OCTAVE, rentrant de gauche.

Par où diable est-il donc passé ? (Il traverse la scène et sort en cherchant par la porte de droite.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

(Toute cette scène doit être jouée très-vite.)

LA COMTESSE, sortant de sa chambre à coucher ; — la fenêtre du balcon étant restée enrouverte, il se fait un courant d'air qui éteint les lumières du candélabre. — Nuit.)

Ah ! ce vent est intolérable ! Je m'en vais d'ici demain.

OCTAVE, à part, rentrant par la droite *.

Comment ? plus de lumière ! c'est de la magie ! une ombre ! (à mi-voix), c'est vous, Madame ?

LA COMTESSE, tressaillant.

Quelqu'un chez moi, à cette heure ! (Elle sonne en disant :) De la lumière !... (Se retournant.) Qui va là ?

OCTAVE, toujours à mi-voix.

Moi ! M. d'Aubryon !

LA COMTESSE.

Encore !

OCTAVE.

Comment, encore ? ne devais-je pas vous conduire au bal ?

LA COMTESSE.

Je ne veux plus de vous pour cavalier ; vous êtes trop désagréable, trop impertinent, trop...

OCTAVE.

Vous ne m'avez pas toujours parlé ainsi, Madame (A part.) Il me semble que ce n'est pas la même voix.

LA COMTESSE, traversant et allant près du meuble où est déposé

l'épée d'Octave.

Ah ! vous avez beau changer de voix maintenant ; je suis indignée ! vous m'avez menacée de me compromettre... j'ai eu tort de vous en défier. — Partez donc, ou j'appelle mes gens. (Elle sonne.)

* La com. Oct.

OCTAVE, à part.

Mais, ce n'est pas là mon étrangère ?

LA COMTESSE, prenant l'épée et redescendant à gauche *.

Une arme!.. apportée par lui, sans doute ! Dans quelle intention ?

OCTAVE.

Permettez, Madame !

LA COMTESSE.

Prenez garde, Monsieur, j'ai l'épée à la main !

OCTAVE, plus haut, en riant.

De grâce, Madame, ne me tuez pas!..

LA COMTESSE, à elle-même.

Je ne connais pas cette voix ! (Haut.) Monsieur, vous n'êtes pas M. d'Aubryon ?

OCTAVE.

Pardon, Madame, c'est vous qui n'êtes pas la comtesse de Brehault ?

LA COMTESSE, s'emparant d'une idée.

En effet, Monsieur, je suis sa femme de chambre.

OCTAVE.

Vraiment ! ah ! ma foi, j'en suis content !

LA COMTESSE.

Et pourquoi?.. Que désire donc Monsieur ?

OCTAVE.

Vous prier, en me retirant, de remettre à votre maîtresse une lettre...

LA COMTESSE.

Une lettre ?

OCTAVE, poursuivant.

Qui est descendue de ce balcon jusqu'à moi. — Dites-lui (elle comprendra), que pour qu'on remplisse entièrement son programme, elle est... elle est trop... trop étrangère pour moi !

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que j'entrevois là ?

OCTAVE.

Et que je pars, laissant à M. de Saint-André l'honneur de la conduire au bal... Rendez-moi donc mon épée, mon enfant, et adieu !

LA COMTESSE, à part.

Je comprends tout!.. Eh bien, ce Monsieur va emporter une jolie opinion de moi ! (Haut.) Voici l'épée, rendez la lettre!..

OCTAVE, rencontrant la main de la comtesse ; il s'arrête étonné et dit

à part :

Ah ! la douce main ! ce n'est là ni une voix, ni une main de femme de chambre.

* L^a comt. Oct.

LA COMTESSE.

Eh bien! Monsieur, cette lettre? . (Au moment où Octave va la donner, on entend la flûte de César jouer sur le balcon l'air : « C'est l'amour. » — Octave et la comtesse s'éloignent l'un de l'autre; Octave prenant le sabre et gardant la lettre.) Ah! mon Dieu! encore quelqu'un!.. Qui que vous soyez, Monsieur, ne partez pas... Je vais chercher moi-même de la lumière.

OCTAVE.

Qui que vous soyez, Madame, ne craignez rien. (Elle rentre à gauche.)

SCÈNE IX.

OCTAVE, CÉSAR.

CÉSAR, au dehors.

C'est l'amour, ô ma charmante,
Qu'à votre balcon voici
Tout trahi.
C'est l'amour qui vous enchante,
Lorsque dans ma flûte il chante
Son ivresse, mais aussi
Son souci
En ces sous-ci.

OCTAVE, pendant la ritournelle.

Mais cet homme, il est sur le balcon! on va le voir du dehors! il va compromettre cette dame, ou ces dames... car il y en a au moins deux... Ah çà! mais... (Au balcon, appelant.) C'est vous, M. de Saint-André?

CÉSAR.

Me voici, Madame.

OCTAVE.

Ne m'appellez donc pas Madame, s'il vous plaît!

CÉSAR, paraissant.

Qui est-ce qui m'appelle donc Saint-André?

ENSEMBLE.

Ah çà! Monsieur, que faites-vous donc ici?

CÉSAR:

Je fais la cour à ma future!

OCTAVE.

Je viens la défendre, moi! (Il relève la flûte de César avec son épée. — Un domestique entre par la gauche, portant le second candélabre allumé qu'il dépose sur la cheminée. — Jour.)

CÉSAR.

Un officier!

OCTAVE.

Un berger !

CÉSAR, stupéfait.

C'est Octave !

OCTAVE, riant.

C'est César !

CÉSAR, tombant sur un siège.

Octave ! encore vivant ! j'en mourrai !

OCTAVE, remettant son épée.

Comment ! César, c'est toi qui me soupirais là ton martyr !

CÉSAR, se relevant.

Eh ! quoi ! c'est toi en chair et en os !.. pas mort du tout !
Et comment ! et pourquoi ? Pourquoi ne t'es-tu pas fait tuer
en Crimée ? une si belle guerre ! Veux-tu que je te dise ? tu
n'as pas de courage.

OCTAVE, la main sur son sabre, simulant la colère.

César.

CÉSAR, tressaillant.

Mon ami !

OCTAVE.

Vous m'insultez !

CÉSAR.

Changcons de conversation.

OCTAVE.

Vous m'insultez ! vous m'en rendrez raison, et cette affaire
vidée, nous en réglerons une autre... Vous vous êtes placé sur
ce balcon, Monsieur, avec une intention perfide !.. C'est un
souffle perfide, Monsieur, qui soufflait dans votre flûte ! Mon-
sieur ! vous vouliez compromettre une femme.

CÉSAR.

Oui !.. non ! si !.. mais !..

OCTAVE.

Nous nous battons une fois ou deux !.. et je vous tuerai
une fois ou deux !..

CÉSAR.

Comment ?

OCTAVE.

Comment ! « comment ? » avec des armes... et rien n'empê-
chera ce double égorgement ! rien ! à moins que...

CÉSAR.

Je n'ai jamais cédé à la menace, Monsieur. (D'un autre ton.)
A moins que...

OCTAVE.

A moins que tu ne me présentes à la maîtresse de la maison !..

CÉSAR, avec force.

Jamais !

OCTAVE.

Jamais ?

CÉSAR.

Chut ! la voilà * !.. (La comtesse paraît ; elle a quitté son costume.
— Octave se cache derrière César.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, encore émue.

M. d'Aubryon !

OCTAVE, à part.

La voix de tout à l'heure ! (A César.) Présente-moi, ou je te coupe en deux !

CÉSAR.

Messieurs d'Aubryon, Madame ; car j'ai l'honneur de vous présenter monsieur Octave d'Aubryon, mon cousin, qui aspirait à cet honneur ** !

OCTAVE.

Ah ! mon ami ! quelle est jolie !..

CÉSAR, à part en regardant Octave.

Grand lâche ! je me déferai de toi par l'arsenic.

LA COMTESSE, raillant.

M. le capitaine d'Aubryon qui est mort ?

OCTAVE.

Lui-même, Madame, que le seul espoir de vous connaître vient de ressusciter.

LA COMTESSE.

Que M. d'Aubryon soit le bienvenu ! Le caractère de son introducteur, la circonstance dont il a profité, l'heure qu'il a choisie, tout devait lui assurer le meilleur accueil.

OCTAVE, bas, à César.

Elle se moque de nous.

CÉSAR.

De toi !

OCTAVE.

Non, de toi !

CÉSAR.

A ta place, je m'en irais.

OCTAVE.

A ta place je serais déjà parti.

LA COMTESSE.

Je remercie donc M. César : il a dû être bien content de la résurrection de son cousin ! lui qui tantôt le pleurait là.., ah ! à gorge déployée.

* La comt. Cés. Oct.

** La comt. Oct. Cés.

OCTAVE.

Cher César ! il m'aime tant ! C'est lui, Madame, qui a voulu absolument me présenter à vous cette nuit même... Je craignais que la circonstance fût mal choisie. Il m'a démontré combien de choses sont permises en carnaval. Je lui faisais remarquer l'heure, il m'a répondu en jouant de la flûte, là, sur le balcon.

CÉSAR.

Mais non... mais non... changeons de conversation. (A part.) Scélérat ! Dire que je l'ai pleuré !

LA COMTESSE.

Tout cela est on ne peut plus naturel, on ne peut plus charmant !

OCTAVE.

Elle est ravissante !

LA COMTESSE, à part.

En dépit de son impertinence, il n'est pas mal du tout cet officier !

OCTAVE.

Permettez-nous, Madame, de prendre congé de vous.

JEANNE, rentrant par la gauche.

Me voilà prête. (Effrayée, à elle-même.) Madame de retour ! grands dieux ! (Elle va pour se sauver, la comtesse la retient.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JEANNE.

LA COMTESSE.

Venez donc, ma belle, je vous attendais...

CÉSAR.

Tu connais donc cette jolie personne ?

OCTAVE, à César.

Une Italienne de Bretagne.

LA COMTESSE, bas, à Jeanne.

Chut ! (Haut.) Monsieur d'Aubryon, vous m'avez présenté votre cousin, je veux vous présenter ma cousine.

OCTAVE, CÉSAR, JEANNE, chacun à part.

Sa cousine !

LA COMTESSE, à Jeanne.

Ma chère, monsieur César et monsieur Octave d'Aubryon.

CÉSAR, à Jeanne.

Ah ! Madame, à tant de grâces, à tant de charmes, à tant de... à tout enfin ! on reconnaît tout de suite la parenté.

* Cés. J. la comt. Oct.

OCTAVE.

Pour moi, j'ai déjà eu l'honneur de me rencontrer avec Madame.

JEANNE, bas, à la comtesse.

Ah! Madame, laissez-moi me jeter à vos genoux.

LA COMTESSE, à haute voix, et la faisant asseoir.

Asseyez-vous donc, chère amie, vous êtes ici chez vous! Ne vous étonnez pas, Messieurs, ma cousine est un peu étrangère.

OCTAVE, à part.

Ah! elle vient de loin.

LA COMTESSE, à part, s'asseyant près de Jeanne.

Ah! il y a trois jours qu'elle me sert, et elle me prend mon nom, mes visites! Si je la garde un an! qu'est-ce qu'il me restera donc? (Haut.) Qu'avez-vous donc, ma toute belle, vous semblez souffrante...

JEANNE.

C'est les nerffs, Madame. (Mouvement de César.)

CÉSAR, comme ayant mal entendu.

Les?

JEANNE.

C'est les nerffs, Monsieur; voilà ce que c'est, Madame.

LA COMTESSE.

Ne m'appellez donc plus Madame, ça me blesse; dites-moi: mon amie... ma cousine, ou simplement: Julia.

JEANNE.

Oui, Madame. (Suffoquant et d'une voix sanglotante.) Oh! je n'y tiens plus! faites-moi passer en jugement, Madame, mais laissez-moi aller me coucher.

OCTAVE ET CÉSAR.

Ah! mon Dieu! des larmes?

LA COMTESSE.

Oui, oui, je devine ce qui les cause... ma jolie cousine aime la danse passionnément! elle partait pour un bal où je devais l'accompagner, et voilà que ma migraine me prive de ce plaisir. Rassurez-vous, chère... M. César d'Aubryon va vous offrir son bras...

CÉSAR, à part.

Moi! les laisser seuls! (Haut.) Mais non, mais non...

LA COMTESSE, d'un ton fâché.

Ah! monsieur César.

CÉSAR, d'un ton consterné.

C'est mon plus vif désir!.. (A Jeanne, lui présentant son bras.) Voici ma voiture, Madame, mon bras vous attend dans la cour! (On rit.) Mais non! mais non! vous me comprenez.

JEANNE; elle regarde encore la comtesse qui lui répond par un coup d'œil impérieux, puis elle s'essuie les yeux, et dit à part, en prenant le bras de César.

Il a une voiture! Après tout, mon riche mariage... c'est peut-être lui! (Elle se dirige avec César vers la porte de droite.)

LA COMTESSE, à César.

Monsieur d'Aubryon, je vous recommande ma cousine.

OCTAVE.

Cher César !

CÉSAR, en sortant.

Dire que je l'ai pleuré !

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, OCTAVE.

LA COMTESSE, à part, les regardant partir.

On se souviendra de la leçon... ici... j'en ai encore une à donner. (Elle regarde Octave.)

OCTAVE, saluant.

Madame ! (Musique.)

LA COMTESSE.

Ah ! vous pouvez rester, Monsieur !.. Nous sommes en carnaval. (Elle s'assied sur le canapé et montre un siège à Octave.) Mais asseyez-vous donc ? Dites-moi, Monsieur, que pensez-vous de ma cousine ?

OCTAVE, cherchant un peu ses mots.

Mon Dieu, Madame, c'est une personne fort bien douée... ayant de la beauté... de l'originalité... infiniment d'originalité !..

LA COMTESSE.

Vous la connaissiez donc avant de m'avoir été présenté ?

OCTAVE.

Oui... c'est-à-dire non. J'étais venu pour restituer une lettre qu'un coup de vent... il a fait beaucoup de vent ce soir !..

LA COMTESSE.

Vous la lui avez restituée cette lettre ?

OCTAVE.

Oui... c'est-à-dire non ! parce que... mais j'allais la rendre tout à l'heure à une camériste que j'ai vue là... c'est-à-dire non ! Comment l'aurais-je vue, puisque je ne la voyais pas... si bien que...

LA COMTESSE.

Je comprends.

OCTAVE, s'essuyant le front et saluant.

Vraiment, Madame ? Ah ! c'est bien de la bonté !.. (A part.) Heureusement que je n'ai plus de programme à remplir ! C'est magistralement bête tout ce que je dis là. (Haut.) Enfin, Madame, si vous me comprenez, tout est pour le mieux.

LA COMTESSE, se levant et passant à droite.

Est-ce donc si difficile ?.. on est de l'armée, on est très-brave,

* Oct. la comé.

mais un peu fou, et l'on aime les conquêtes de la paix autant que les dangers de la guerre. Un soir, une aventure se présente sous la forme d'une lettre égarée qui tombe entre vos mains, avec une discrétion... toute charmante, on la lit, et puis on se dit : Eh ! mais ! cette confidence de femme qui voltige à l'aventure comme une perruche envolée, on doit y tenir, ça doit valoir une récompense !... Allons la chercher... oui ! mais il est bien tard ! Bah ! l'heure n'y fait rien... courons !... et l'on court, et l'on arrive en disant : Madame, voici l'objet perdu ; comme récompense honnête : votre cœur, s'il vous plaît...

OCTAVE, troublé.

Si vous saviez, Madame !

LA COMTESSE, se levant et d'un ton sérieux.

Monsieur, je suis la comtesse Julia de Bréhault, rendez-moi ma lettre ?

OCTAVE.

Ah ! Madame ! comme vous vous vengez !

LA COMTESSE.

Me venger !.. Et de quoi donc ? de la charmante soirée de ce carnaval que vous m'avez donnée ?.. ce serait bien ingrat !.. Non, votre visite restera dans mon souvenir (Mouvement d'Octave, vivement.) et dans celui de ma femme de chambre, je n'en doute pas,

OCTAVE, étonné.

De votre femme de chambre ? pourquoi donc, Madame ? (Comprenant, avec un cri.) Comment, c'était ?..

LA COMTESSE.

Ma femme de chambre !.. Eh ! mon Dieu, oui ! Mais quand elle porte une de mes robes, elle affirme ressembler à une duchesse, vous avez bien pu vous tromper.

OCTAVE.

Ah ! grâce, Madame, un peu de charité ! vous me jetez par la fenêtre, moralement, et de bien haut.

LA COMTESSE.

Maintenant, Monsieur, que j'ai relevé mon nom que ma camériste avait pris par mégarde et laissé tomber, je ne vous re- tiens plus. (Octave s'incline.) Cependant, comme vous m'avez été présenté, je veux bien vous apprendre que je reçois tous les mardis soirs. (Elle salue.)

OCTAVE.

Merci, Madame, et adieu. (Après être allé jusqu'à la porte de gauche, revenant.) Madame ! un dernier mot. Etes-vous sûre qu'il ne vaudrait pas mieux qu'on me vît sortir avec mon cousin ? Et ne me permettriez-vous pas d'attendre son retour ?

LA COMTESSE.

Il peut tarder, Monsieur, et les convenances...

OCTAVE.

Les convenances, oui !.. Mais il est si tard ! il y en a beaucoup de couchées ! (La comtesse rit.) Ah ! vous avez ri, Madame, vous n'avez pas idée du bien que ça me fait.

LA COMTESSE.

J'en suis ravie, Monsieur... Mais, à propos, est-ce que vous avez entrepris de faire de la musique avec la comtesse de tantôt ?

OCTAVE.

Je le voulais, Madame ; c'est elle qui ne l'a pas voulu !

LA COMTESSE.

Et des vers, ne lui en avez-vous pas dit quelques-uns ?

OCTAVE, tout penaud.

Oui, Madame, des vers de Lamartine !

LA COMTESSE.

Pauvre fille ! (Elle rit.)

OCTAVE.

Voilà que vous vous remettez à rire, Madame ?.. de qui ?.. Ce n'est pas de M. de Lamartine ?

LA COMTESSE.

Le croyez-vous, Monsieur ?

OCTAVE.

Non ! c'est donc de moi ? Eh bien ! oui, riez-en, vous avez raison ! J'ai été si ridicule ! si maladroit ! que nous voilà séparés, séparés à jamais !.. Et, pourtant, je m'en irai d'ici convaincu que nous étions faits l'un pour l'autre... Tenez, c'est désespérant.

LA COMTESSE.

Ah ! prenez garde, Monsieur ! à la nécessité où vous m'allez mettre de ne plus vous écouter.

OCTAVE.

Quoi ! quand c'est un sentiment si vrai qui vous parle ?

LA COMTESSE.

Ah ça ! Monsieur, est-ce que tout cela voudrait dire que vous m'aimez ?

OCTAVE.

Ah ça ! Madame, est-ce que par hasard vous en douteriez ? Non, vous n'en doutez pas ! Ou vous n'êtes pas une vraie femme, ou vous devez sentir que là, en ce moment, l'homme qui vous parle vous appartient cœur et âme !

LA COMTESSE.

Oh ! oh ! c'est beaucoup pour une femme que vous ne connaissiez pas il y a une heure.

OCTAVE.

Pouvez-vous dire que je ne vous connaissais pas, Madame !.. Mais j'avais lu votre lettre, Madame, votre adorable lettre ! On

* Oct. la comt.

dit que le style c'est l'homme; mais c'est la femme aussi. Je connais votre style : donc, je vous connais parfaitement.

LA COMTESSE.

Vous m'effrayez !

OCTAVE.

Etd'ailleurs, écrire ce programme, c'était mettre votre bonheur au concours avec prix d'honneur, ou plutôt prix d'amour... pour le vainqueur ! Pourquoi donc ne concourrais-je pas, moi, Madame ? parce que je suis militaire ? Mais, Madame, vous offensez l'armée ?

LA COMTESSE.

Ce n'a jamais été mon intention !

OCTAVE.

Ah ! Madame ! je ne sais pas ce que je donnerais, tenez, oui, je donnerais... César lui-même, César et sa fortune, pour avoir écrit un jour qu'il faisait du vent une lettre comme la vôtre ; vous m'eussiez connu tout de suite alors, comme je vous connais, et vous vous seriez dit : « Voilà un brave garçon, il a bien fait des folies... mais son cœur aura bien fait des économies de tendresse... Je vais le ruiner, moi !... » Et tout de suite, Madame, vous eussiez pris le chemin de fer pour venir me demander en mariage à mon colonel.

LA COMTESSE.

Est-ce qu'un homme comme vous songe au mariage ?

OCTAVE.

Un homme comme moi y songe, Madame, le jour où il rencontre une femme comme vous !... Car, ce jour-là, un certain pressentiment lui dit : Regarde et tâche de fixer ce qui t'a fait battre le cœur si fort !.. Regarde !.. et ose ! c'est ton bonheur qui passe et qui ne repassera plus !..

LA COMTESSE, à part.

Ah ! Jeanne a eu les vers, mais j'aime mieux cette prose-là. (haut.) Si bien que si l'on vous écoutait, vous iriez jusqu'à me demander en mariage ?

OCTAVE.

Je n'ai plus ma mère, Madame ; si je l'avais encore, c'est elle qui, demain, viendrait demander votre cœur pour mon pauvre cœur humilié !..

LA COMTESSE.

Bon ! voici le cœur revenu ! Toujours le cœur !

OCTAVE.

Comment, Madame, vous raillez encore ! toujours !.. Eh bien, tant mieux pour moi... et tant pis pour vous !.. Mais, plutôt que de vous entendre calomnier l'amour, j'aime mieux partir tout de suite... et ne vous revoir jamais. (Il remonte vers la porte de droite.)

LA COMTESSE, à part.

En partant, Monsieur, n'oubliez pas de me rendre ma lettre !

OCTAVE.

La voici, Madame... (Il la regarde un instant avec regret et répète :)
La voici...

LA COMTESSE, doucement.

Merci... Au revoir, monsieur d'Aubryon.

OCTAVE, saluant.

Non, Madame, adieu! (Fausse sortie et revenant.) Madame, un dernier mot?... Est-ce que vous auriez toujours l'intention d'épouser cette fine fleur de crétinisme, que le ciel et ma tante m'ont donné pour cousin?

LA COMTESSE.

Eh! mais, peut-être un jour...

OCTAVE.

Qu'il pleuvra, oui... Eh bien! apprenez que le soir des noces de mon cousin, Madame, je le provoquerai et je le tuerai!... (Mouvement de la comtesse.) Que voulez-vous? c'est mon état.

LA COMTESSE, souriant.

A mardi soir?

OCTAVE, en sortant par la porte de droite.

Le soir des noces, Madame, le soir des nocés!

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, seule après un court silence.

Eh bien, il est parti! parti! en vérité!... Ah! quelle sottise nuit!.. Je suis d'une humeur massacrant!... Je briserais volontiers.. quoi?... Tout!... Déshabillons-nous vite... et seule, puisque mademoiselle Jeanne est au bal; débarrassons-nous enfin de ces sabots. (Elle se déchausse.) Ah! maudit déguisement! tout est venu de là... Tenez... (Elle chausse une pantoufle qu'elle trouve sous le divan.) sans un pareil enchaînement de folies, ce jeune homme ne fût pas venu ici, et... Ah! maudits petits sabots, je ne veux plus les voir!.. (Elle jette vivement par la fenêtre de droite celui qu'elle tient à la main; on entend un cri.) Eh bien! où est donc mon autre pantoufle? (Elle cherche.) Mais, mais, je ne la vois nulle part. Je ne puis pourtant rester chaussée d'une pantoufle et d'un sabot!

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, OCTAVE, puis CÉSAR, et JEANNE.

OCTAVE, reparaisant à droite; il tient le petit sabot d'une main et de l'autre il se cache l'œil gauche.

Pardonnez, Madame! un dernier mot: Est-ce par accident ou avec intention que vous avez laissé tomber ce petit sabot dans la rue au moment où je la traversais?

LA COMTESSE.

Comment, Monsieur?..

OCTAVE.

C'est qu'il est tombé sur un de mes yeux, Madame, au moment où il s'y trouvait une larme qu'il a fait rentrer subitement.

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, vous êtes blessé!

OCTAVE, se laissant tomber sur un siège placé devant le piano.

Je ne dis pas non, et vous pouvez me plaindre; car non-seulement je crois que cet œil-là ne verra plus rien au monde, mais encore je crois qu'il me rendra fort laid à voir.

LA COMTESSE, qui a été au petit meuble à gauche.

Asseyez-vous donc, Monsieur!.. O mon Dieu! mais il faut prendre garde à cela! Et d'abord vous laisser soigner.

OCTAVE.

Par exemple, je souffre un peu; mais je ne souffrirais pas que...

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, c'est moi qui vous ai blessé! (Elle va chercher un flacon dans le petit meuble.)

OCTAVE, la suivant des yeux.

Dieu qu'elle est jolie!

LA COMTESSE, cherchant toujours.

Mais, où est donc mon flacon?

OCTAVE, la suivant toujours des yeux.

Ce serait un avenir si charmant!

LA COMTESSE.

Ah! le voici!

OCTAVE, la regardant et oubliant de cacher son œil.

C'était mon rêve, Madame, c'était mon rêve!

LA COMTESSE, reculant.

Eh! mais... Monsieur!

OCTAVE.

Quoi donc?

LA COMTESSE.

Mais votre œil malade brille comme un soleil.

OCTAVE, cachant l'œil droit avec sa main.

Ah! oui... pardon!.. C'est qu'il va plus mal.

LA COMTESSE, riant.

Mais ce n'était pas celui-ci!

OCTAVE; il porte sa main de l'un à l'autre œil.

Oui, c'est vrai! c'est celui-là... Non, c'est...

LA COMTESSE.

Monsieur?..

OCTAVE.

C'est que vous m'avez guéri, Madame!.. Mais...

LA COMTESSE.

Mais il fait jour, Monsieur; et si vous m'avez tout rendu...

OCTAVE, hésitant.

Madame, je... (il s'arrête.) C'est que je ne vous ai pas tout rendu.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce encore, Monsieur ?

OCTAVE.

Il paraît que vos chaussures sont appelées à jouer un grand rôle dans ma vie, et j'ai encore à vous restituer une... toute petite pantoufle. Je l'ai là, sur mon cœur... mais je l'ai sur la conscience aussi...

LA COMTESSE.

Eh bien ! Monsieur, je vous pardonne ; mais rendez-moi cette pantoufle.

OCTAVE.

Un pardon, Madame, c'est beaucoup, et je vous en remercie. Mais, maintenant, ce n'est plus assez. Je voudrais... une grâce !

LA COMTESSE, souriant.

Ah ! et laquelle ?

OCTAVE.

La permission de vous la rendre, cette petite pantoufle.. mais... en cravate blanche, et par-devant notaire.

LA COMTESSE.

Eh bien ! capitaine... puisque vous n'avez plus votre mère, venez vous-même.

OCTAVE, se jetant à ses pieds.

Ah !

SCÈNE XV*.

LES PRÉCÉDENTS, CÉSAR, JEANNE.

CÉSAR.

Bien ! très-bien ! non, restez, je vous en prie ; il y a du monde sur le balcon, chez madame d'Arranges ; on vous voit comme je vous vois ; mais ça ne fait rien, au contraire, ça vaut des lettres de faire part.

Hé !

LA COMTESSE.

Assez, Monsieur, assez !

OCTAVE, à César.

Assez, Monsieur, assez ! — Comment as-tu trouvé le bal ?

CÉSAR.

Le bal où Madame (il montre Jeanne.) était attendue ? Quel singulier bal ! Il y avait là un monsieur qui nous faisait vis-à-vis, il m'a frappé sur l'estomac, et il m'a appelé gros père.

* La comt. Oct. Cés. J.